

— On lit dans la Gazette de France :

Le Journal de Francfort nous apporte la nouvelle d'un journaliste condamné pour diffamation à huit jours de prison et à un jour de jeûne. C'est la première fois, ajoute la correspondance germanique, que l'on a usé vis-à-vis d'un écrivain de ce moyen répressif. On ne peut pas du moins lui contester son originalité.

— On lit dans le Courrier d'Italie :

Entre Rome et Frascati, il existe un chemin de fer d'à peu près neuf milles de longueur. Un nombre assez considérable de personnes se rendaient à Frascati pour y assister à une fête, et les femmes s'étaient parées de leurs plus riches vêtements et de leurs plus beaux bijoux. Les brigands en étaient instruits; ils se saisirent du grand-route qui occupe la station intermédiaire au milieu de la campagne déserte, puis ils hisserent le drapeau rouge comme signe d'arrêt. Le machiniste, craignant quelque embarras sur la voie, arrêta la locomotive; les voleurs se jetèrent aussitôt sur les voyageurs et les dépouillèrent tranquillement, sans leur faire aucun mal.

Jusqu'à présent, on avait compté que les chemins de fer à Rome mettraient fin à ces sortes d'aventures. Mais ce coup hardi, exécuté aux portes mêmes de Rome, prouve que cet espoir n'était pas fondé. Au lieu de voler les dix ou douze voyageurs que transportait la diligence, les brigands en prendront cent d'un seul coup de filet, et plus cette branche particulière d'industrie deviendra productive dans les Etats-Romains, plus le nombre de ceux qui l'exercent augmentera.

— On trouve dans l'Irlande les détails suivants sur les derniers moments et les funérailles de Lablache :

Il fut assisté à son lit de mort par un père dominicain qu'il avait par hasard rencontré à Naples, et qui était entré en religion par désespoir de la mort de sa femme et de ses enfants. Ce père se nomme Winter, et, en d'autres temps, il avait chanté sur le théâtre avec Lablache. L'artiste est mort en chrétien aussi bien qu'en artiste. Il vivait pour sa voix, et au milieu de l'intensité croissante de la crise, il s'attristait de sentir sa voix moins vibrante. Il appela sa fille et lui dit tout bas à l'oreille :

— Cecchina, je n'ai plus de voix, je meurs. Et il mourut.

Ses funérailles ont été des plus émouvantes : aucune main autre qu'une main amie ne s'approcha du corps pour lui rendre les derniers soins; le cercueil fut porté à bras de la chambre au char funèbre par les artistes les plus distingués de Naples : Angelini, d'Auria, Smargiassi, Coletti, Maceroni; la multitude se pressait au campo-santo, où le corps, qui doit être transporté à Paris, fut déposé provisoirement dans la sépulture de la famille Zir.

Le drap mortuaire ayant été soulevé, le cercueil fut ouvert et les chants de l'Eglise commencèrent. La tête du défunt reposait inclinée en arrière, et, par un singulier hasard, à un mouvement qui fut imprimé à la bière, la bouche du grand artiste s'ouvrit comme pour répondre aux chants sacrés. Tout le monde pleura. Mercadante, ayant pris une couronne d'immortelles, vint la déposer sur le cercueil.

— Voici donc encore un homme de bien de parti, disait la foule : sa moindre qualité a été d'être un artiste incomparable.

La foule disait vrai.

— C'est le 14 mars que doit avoir lieu la cérémonie d'inauguration du chemin de fer de

Lyon à Genève. M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, présidera en personne à cette solennité qui comptera dans les fastes de l'industrie. — Le chemin de fer de Lyon à Genève, livré à la circulation, ouvre une voie nouvelle à nos relations avec la Suisse et resserre les liens qui nous unissent à cette contrée presque française.

— On mande de Madrid, 9 février :

Le village de Boadilla, province de Palencia, vient d'être le théâtre d'un drame horrible qui a mis toute la population en émoi.

Le commandant de la gendarmerie du poste de Villada, ayant été informé qu'une troupe de contrebandiers se dirigeait vers le village de Boadilla, pour entrer à Villalón, partit avec deux gendarmes pour les arrêter. — Les indications étaient précises; le brigadier et ses compagnons ne tardèrent pas à se trouver en présence de dix contrebandiers résolus et bien armés.

A la première sommation de se rendre, les malfaiteurs répondirent par une décharge de coups de fusil qui tua le brigadier et blessa le gendarme qui s'était avancé le plus près des contrebandiers. Le troisième gendarme, seul contre dix, n'abandonna pas le terrain. A coups de fusil, il parvint à se maintenir à côté de son camarade mis hors de combat, et quand les contrebandiers se furent éloignés, il chargea sur ses épaules le gendarme qui avait une cuisse cassée, et le porta à Boadilla. Après cela, le cadavre du brigadier fut transporté sur une charrette, au milieu d'une foule consternée, jusqu'à Boadilla.

Ce n'est pas le premier drame de cette nature qui se passe dans ce pays-là. Villalón est un tel foyer de contrebande, que l'autorité a vu plusieurs fois les agents de la force publique lutter à forces inégales contre ces contrebandiers audacieux qui ne se séparent de leurs fardeaux qu'à la mort, et sacrifieraient plutôt la vie de vingt gendarmes, que de se rendre avec leurs marchandises.

Jusqu'à ce jour, toutes les recherches prescrites pour trouver les coupables ont été infructueuses.

— La lettre suivante, écrite le 24 décembre, constate le triste état auquel la révolte a réduit les malheureuses habitantes de Lucknow :

« Nous avons formé ici, à Calcutta, un comité des dames donnant leurs soins aux jeunes filles et aux femmes qui nous arrivent d'Allahabad. Douze maisons sont disposées pour les recevoir; elles sont remplies aujourd'hui. Nous recevons d'Angleterre des vêtements que nous distribuons à ces infortunées arrivant dans un état de dénûment absolu. Par de bons aliments, nous espérons rétablir leur santé compromise. Plusieurs sont dans un état désespéré. Le récit des frayeurs, des angoisses éprouvées pendant les longs jours du siège est navrant. A la longue la crainte et l'effroi n'avaient plus de prises sur ces malheureuses, exposées pendant cent vingt jours aux balles, aux boulets, à l'incendie causé par les bombes. A chaque heure, à chaque minute, une nouvelle victime venait grossir le chiffre des pertes que nous avons faites. Plus de la moitié de la garnison a succombé. Les femmes réfugiées aujourd'hui à Allahabad souffrent plus qu'elles n'ont souffert pendant la lutte. Le calme qui succéda au danger a provoqué une réaction terrible. Croirait-on que, protégées, à l'abri de toute attaque, ces femmes qui, au milieu des horreurs sanglantes du siège, restaient indifférentes, craignent aujourd'hui la mort! C'est tourmentées par cette idée fixe qu'elles abandonnent cette retraite sûre pour gagner Calcutta. De jeunes mariées ont l'aspect de

vieilles femmes; leurs cheveux sont gris; on ne les reconnaît pas. On dit que les hommes, qui avaient supporté les privations et toutes les calamités pendant le siège, sont maintenant malades. »

— Le progrès, en toutes choses, est l'auxiliaire du bon marché; on ne s'étonnera donc pas que M. d'Origny, grâce à d'ingénieux perfectionnements, ait pu réduire à cinq francs le prix de ses dents. — Malgré ce bon marché, les dents et les dentiers d'Origny ne laissent rien à désirer sous aucun rapport, et sont garantis dix ans. Passage Véro-Dodat, 33. (872

— L'administration de la compagnie américaine des télégraphes vient de décider, dit le *New-York-Herald*, qu'à l'avenir elle se servirait pour la transmission des dépêches, du système du professeur Hughes, à cause des grands avantages qu'il offre sur les systèmes en usage aujourd'hui. En effet, l'appareil imprimeur de M. Hughes permet de transmettre simultanément sur un seul et même fil des dépêches de deux points opposés sans nuire en rien à l'exactitude de leur transmission, de sorte qu'on peut transmettre en comptant l'aller et le retour, 500 lettres par minute, ce qui est cinq fois la vitesse du procédé Morse. L'appareil dont il s'agit possède encore l'immense avantage de ne pas être sensible aux influences atmosphériques; il ne requiert en outre que deux à trois batteries électriques par distance de cent milles.

— Nous avons parlé, il y a quelque temps, de la mort de cinq petits enfants (à Volkenhain, en Silésie), qu'un jeune garçon de dix ans avait enfermés à clef dans un grand coffre. Le jeune meurtrier vient d'être condamné à cinq ans de prison. Il a donné pour motif de son crime le désir de punir une petite fille qui avait injurié sa sœur; quant aux autres enfants, a-t-il dit, je n'ai pu les empêcher de mourir avec elle.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE

La Bourse est plongée, depuis quelque temps, dans une stagnation complète. La spéculation s'est retirée de la lutte active, et le marché reste sans mouvement. Toutefois, le marché conserve encore une certaine fermeté relative; il ne baisse pas, et les cours de toutes les valeurs restent stationnaires. Pour quiconque sait quelles sont les conditions de prospérité financière dans lesquelles se trouve la France aujourd'hui, cette léthargie paraît inexplicable; on se demande quel est l'obstacle qui peut maintenant empêcher la rente d'atteindre de plus hauts prix, alors que tous les faits et les symptômes de la situation semblent se réunir pour encourager les capitaux à se porter sur les fonds publics.

Ce n'est certes pas la rareté du capital disponible, puisque l'abaissement progressif du taux de l'escompte atteste d'une manière éclatante leur abondance. La publication du bilan de la Banque mettra incessamment en relief toutes les ressources que le marché peut attendre de ce côté-là.

La stagnation commerciale est sans doute le point le moins satisfaisant dans les circonstances actuelles; mais, tout en regrettant ce ralentissement des affaires, qui aura bientôt son terme, on ne peut se défendre de remarquer qu'il laisse à la disposition de la Bourse beaucoup de capitaux sans emploi.

Les fluctuations des chemins sont aussi limitées que celles de la rente. Comme elle aussi, tout en restant stationnaires, ils sont loin d'être faibles. Il est rare que les premiers mois de

l'année soient pour les chemins de fer une période de baisse. L'attrait des dividendes à toucher dans le premier semestre est tout-puissant sur l'esprit des capitalistes.

Nous retrouvons, à 5 ou 10 fr. près, la plupart des chemins aux mêmes prix qu'il y a huit jours. L'Orléans reprend de l'élasticité chaque fois qu'il retombe à 1,400 fr. Le Nord se soutient de 805 à 810, le Lyon ancien de 865 à 870, le Lyon nouveau de 835 à 840.

Le Midi se traite à 560. Les chemins Autrichiens, soutenus par leurs brillantes recettes, sont très-fermes au-dessus de 760 fr. Les valeurs étrangères sont en général assez fermes.

Le marché industriel partage l'action qui pèse sur l'état général des affaires. Le Comptoir Bonnard, sur lequel la dernière assemblée a appelé l'attention, se soutient à 115. Les Voitures sont à 50 fr. Cette Compagnie, dont la situation s'améliore de jour en jour, reprend faveur dans l'opinion, grâce aux réformes apportées par la nouvelle gérance dans l'administration, dans les tarifs, dans l'économie générale de l'entreprise. Nous serions fort en peine de signaler, en dehors de ces valeurs, quelques affaires sur lesquelles les transactions sont suivies.

A. DUPONT.

MARCHÉ DE POISSY, DU 11 FÉVRIER.

L'approvisionnement était considérable, surtout en bœufs et en moutons. On peut remarquer, en comparant leur poids moyen à celui des animaux présentés à la vente aux marchés de ces derniers temps, que la qualité de ces bœufs et de ces moutons était exceptionnelle. Il en est presque toujours ainsi, chaque année, au marché du jeudi gras.

Les transactions se sont opérées au même cours que lundi dernier à Sceaux pour les bœufs. Il y a eu baisse sur les vaches et sur les moutons. Les veaux se sont vendus sans changement au prix de lundi.

BŒUFS. — Amenés, 2,192; vendus, 1,516; poids moyen, 376 kil. — 1^{re} qual., 1,44 à 1,48; 2^e, 1,22 à 1,26; 3^e, 1,04 à 1,08. Prix extrêmes, 1 à 1,50 le kil.

VACHES. — Amenées, 218; vendues, 102; poids moyen, 203 kil. — 1^{re} qual., 1,40 à 1,44; 2^e, 0,90 à 1,02; 3^e, 0,84 à 0,88. Prix extrêmes, 0,80 à 1,16 le kil.

VEAUX. — Amenés, 696; vendus, 517; poids moyen, 68 kil. — 1^{re} qual., 1,78 à 1,82; 2^e, 1,68 à 1,72; 3^e, 1,53 à 1,62. Prix extrêmes, 1,54 à 1,86 le kil.

MOUTONS. — Amenés, 12,065; vendus, 9,552; poids moyen, 28 kil. — 1^{re} qual., 1,68 à 1,72; 2^e, 1,55 à 1,58; 3^e, 1,46 à 1,50. Prix extrêmes, 1,40 à 1,75 le kil.

PEAUX DE MOUTONS. — Sans variation.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 29 janvier au 4 février 1858.

Nombre de voyageurs, 83,135.
 Produit des voyageurs 243,595 13
 Bagages, marchandises, etc. . . . 773,439 57
 Produit total 1,017,034 70

Semaine correspondante de 1857.

Nombre de voyageurs, 80,351.
 Produit des voyageurs 239,468 92
 Bagages, marchandises, etc. . . . 657,054 54
 Produit total 896,523 46
 Produit total du 1^{er} { 1858. 4,884,646 23
 janvier au 4 février. { 1857. 4,364,760 30

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.



SONNERIE ÉLECTRIQUE



APPLIQUÉE AUX BESOINS DOMESTIQUES.

BREVET D'INVENTION

S. G. D. G.

CHEZ DESCHODT, SERRURIER, PLACE DES REIGNEAUX, 29, A LILLE

SEUL PROPRIÉTAIRE DU BREVET, POUR LES ARRONDISSEMENTS DE LILLE ET D'HAZEBROUCK.

Faire disparaître les distances les plus éloignées en portant le SON DANS TOUTES LES PARTIES d'une maison, sans effort et par la seule pression d'un bouton; réaliser une économie sensible par la simplicité des moyens employés et, enfin, n'altérer en rien la fraîcheur et l'harmonie des appartements, au lieu des dégradations inhérentes jusqu'ici à la pose des fils et des mouvements: tel est le triple but que remplit la SONNETTE ÉLECTRIQUE, sans parler des THERMOMÈTRES, pour la garantie d'incendie, APPAREIL DE SURETÉ et TABLEAU D'APPEL qui découlent de cette invention.

Ce système, qui est appelé à changer radicalement la manière suivie jusqu'à ce jour, fonctionne chez M. DESCHODT, où il peut être apprécié par tous les amateurs de progrès industriels.